

Besoin de reconnaissance

Une ode à l'amitié et au cinéma.



GUILLAUME CONSTANS

Guillaume Constans

Besoin de reconnaissance

© Guillaume Constans, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0850-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma famille,

À mes amis

Ce livre est une fiction inspirée de faits réels, véritable ode à l'amitié et au cinéma.

Toute ressemblance avec des personnages existants serait purement voulue.

PARTIE 1 :
Roger Rivière et moi

1 – INTRODUCTION

Besoin d'être reconnu

Nous sommes en février 2019 et j'attends un événement important qui aura lieu le 20 mars prochain. En effet, c'est Andy Warhol qui a dit, je crois, « tout être humain a droit à son quart d'heure de gloire ». Pour moi, Bernard Landeygal, bientôt affligé de soixante-treize ans, je n'y suis pas arrivé, ce n'est pas faute d'avoir essayé, au moins par trois fois ! Et je crains que ce moment n'arrive jamais, mais le 20 mars...

Je ne demande pas l'Amérique, simplement un peu d'attention, une victoire à un jeu public par exemple.

2 – LA TÉLÉVISION

Le 12 avril 1961

Pourquoi cet « espoir » du 20 mars 2019 ? Parce qu'au printemps 1961 (il y a donc cinquante-huit ans), s'est déroulé un petit événement (incident ?), à l'origine de mon récit, qui m'a intrigué et que je vais essayer de relater le plus fidèlement possible.

En 1961 donc, je vais avoir quinze ans, je suis fils unique et j'habite à Metz, dernière ville de garnison de mon père sous-officier qui y était décédé. L'armée avait offert à ma mère un travail : l'intendance d'un officier supérieur et de sa famille. À ce titre, elle avait droit à un logement de fonction, modeste, qui avait le privilège d'être voisin du cercle des officiers, rue Poncelet. Ledit cercle avait pour moi le gros avantage d'avoir son bar muni d'un poste de télévision – ce qui était rare en ces temps-là (en tous cas, nous ne pouvions en avoir à la maison). J'y allais régulièrement pour voir des émissions telles que « La caméra explore le temps », « En votre âme et conscience », des films de Sherlock Holmes, etc.

Avant de m'y rendre, je demandais à ma mère l'autorisation d'y aller. Elle me l'accordait uniquement à trois conditions :

1. de ne pas avoir classe le lendemain (le samedi donc et le vendredi, sauf les rares fois où nous avions cours le samedi matin).
2. de ne regarder que certaines émissions (la liste que j'ai énumérée plus haut rentrait dans la catégorie des sujets admis mais pas les émissions de variétés ni le sport par exemple).
3. de ne pas avoir de résultats scolaires trop catastrophiques.

En avril 1961, j'ai eu envie de voir à la télévision un match de football de la coupe d'Europe qui se donnait un mercredi soir, un soir de semaine donc. Je n'ai pas demandé d'autorisation, car je ne l'aurais doublement pas eue (parce que c'était du sport et que c'était en semaine). J'ai patienté jusqu'à ce que ma mère se soit couchée – elle se couchait tôt et avait le sommeil profond – pour me rendre où je voulais aller. Notre appartement était un trois pièces et ma chambre donnait sur une terrasse qui, en la prenant sur la droite, me menait au cercle.

Le stade de Reims, mon équipe favorite, avait été éliminé de la coupe d'Europe

1961 – par une équipe anglaise de Burnley, peu connue – ainsi que le Real Madrid, vainqueur des cinq précédentes et premières éditions. J’avais reporté mon choix sur Barcelone (avec ses trois fabuleux exilés hongrois : Kocsis, Kubala et Czibor¹) et, justement, ce club jouait ce soir-là contre Hambourg en demi-finale.

Plus tard, en 1961-62, j’irai voir les matchs, au stade Saint-Symphorien, du football club de Metz alors en 1^{ère} division. Le club, dont le dirigeant Monsieur Herlory était un personnage haut en couleurs, n’était pas tête de liste mais recevait les grandes équipes du moment. Je me souviens en particulier du jour où l’équipe locale accueillit le prestigieux stade de Reims, avec Kopa, Fontaine, Piantoni²... Ce match s’est déroulé sur un terrain couvert de neige et verglacé. Je revois le désarroi du rémois Paul Sauvage, grand espoir du football ! Mais c’est une autre histoire...

La date du 12 avril 1961 est restée célèbre dans le monde entier car c’était la première fois qu’un homme était envoyé dans l’espace : le soviétique Youri Gagarine.

C'est pourquoi au cercle, ce soir-là, il y avait beaucoup d’effervescence mais, paradoxalement, pas grand monde au bar : les gens présents n’accordaient pas d’intérêt au football. Cela ne me dérangeait pas, au contraire. Nous n’étions que deux, un appelé, frisé, en tenue de barman, pantalon sombre, chemise blanche et nœud papillon noir, assis sur un fauteuil, les jambes allongées sur un autre, chaussures ôtées, décontracté, et moi.

Au bout de trente minutes de match, j’ai été pris d’un besoin urgent d’aller aux toilettes mais j’ai pu attendre la mi-temps – bienheureuse mi-temps – pour m’y rendre. En me levant, j’ai dû laisser passer le barman qui se dirigeait vers le poste et je me suis précipité aux WC-hommes. Ne pouvant supporter me servir d’un urinal – comme Rufus alias le père d’Amélie Poulain, je l’apprendrai plus tard – je me suis enfermé dans des toilettes. À ce moment précis, deux hommes sont rentrés, parlant vite, bruyamment et semblant de fort mauvaise humeur.

— Mon Général, vous nous mettez dans un beau pétrin en étant en France au lieu d’être à votre poste en Algérie, surtout que vous êtes plusieurs dans ce cas !

— Mais Colonel, je ne comprends pas, nous...

— Comment vous ne comprenez pas, mais la DST, elle, commence à se poser des questions et...

Ils en sont restés là car quelqu'un venait d'arriver.

Je n'ai rien compris à cette ébauche de dialogue, et d'ailleurs je ne garantis pas l'exactitude des propos ni s'ils ont parlé de la DST ou de la sécurité militaire. Ce que j'ai retenu sur le moment, c'est qu'il s'agissait de deux officiers supérieurs, un colonel et un général et que le colonel semblait faire la leçon au général !

Avant de sortir, je me suis assuré prudemment que les duellistes étaient bien partis, je suis revenu prendre ma place pour regarder la fin du match. L'incident s'est alors envolé de mon esprit, je n'y repenserai que quelques jours plus tard.

Dans la nuit du 21 au 22 avril, ce fut la tentative du coup d'État d'Alger des généraux Challe, Jouhaud et Zeller (Salan n'était pas encore là ?). Alors, j'ai fait le lien avec ce que j'avais entendu le 12 et que je n'aurais pas dû entendre.

Le lendemain soir, je suis revenu au cercle militaire pour voir une nouvelle fois une émission à la télévision et ai été témoin d'une scène qui m'a sidéré : une très belle femme, avec deux jeunes enfants, était entourée d'une véritable cour paraissant béate devant elle.

Comme je demandais à un de ses admirateurs de qui il s'agissait, il me répondit :

— C'est Madame Argoud, l'épouse du colonel Argoud.

Il crut bon de me préciser qu'elle était libanaise.

C'est la première fois que j'entendais parler du colonel Argoud et je me demandais qu'est-ce qu'il pouvait bien faire dans cette histoire. Ce n'est que postérieurement que j'appris qu'il était considéré comme l'un des cerveaux du putsch avec les colonels Gardes et Godard.

Plus tard, on racontera que Madame Argoud avait été insultée, molestée, bousculée (giflée ?), peut-être par un, ou plusieurs, de ceux qui l'admirait peu de temps avant, et qu'elle avait dû, pour raison de sécurité, quitter rapidement, avec ses enfants, le cercle où ils étaient logés.

Sans le 12 avril 1961, pas de 20 mars 2019 pour moi.